X

SIDOINE APOLLINAIRE ET LA FIN D'UN MONDE. POÉTIQUE DE L'ÉCLAT DANS LES PANÉGYRIQUES ET LEURS PRÉFACES [1]

par Annick STOEHR-MONJOU
Maître de conférences à l'Université Blaise-Pascal (Clermont-Ferrand II)

SOMMAIRE.— *Dans ses trois panégyriques et leurs préfaces, Sidoine Apollinaire évoque, voire dénonce, la* ***fin d'un monde*** *à travers deux thèmes principaux, la vieillesse et l'épuisement de Rome et de la Gaule, et ce de* ***manière détournée*** *et* ***fragmentée*** *: c'est au lecteur de reconstituer le propos* ***allusif****, repris dans des* ***variations synonymiques****, dans des* ***morceaux de choix*** *nourris d'****intertextualité****. Au contraire, l'espérance du* ***renouveau*** *est célébrée en un* ***leitmotiv****, particulièrement* ***éclatant*** *dans les* ***préfaces allégoriques****, les* ***antithèses*** *et les* ***vers d'or****. Cette opposition, qui se lit non seulement dans ces deux thèmes mais aussi dans les principes d'écriture, se comprend à la lumière de la poétique de Sidoine Apollinaire. Dans la lignée de la célèbre analyse de M. ROBERTS sur le* ***« Jewelled Style »****, je propose de qualifier l'art de Sidoine dans les carm. 1-8 de « poétique de l'éclat », éclat étant entendu au double sens de* ***« fragment »*** *et de* ***« scintillement »*** *: Sidoine en personne nous y invite dans deux vers métapoétiques (carm. 2, 420-21). Enfin, la poétique de Sidoine permet aussi de reconsidérer la signification de la* ***publication*** *des* ***carmina 1-8*** *dans un ordre chronologiquement inversé.*

ZUSAMMENFASSUNG. — *In seinen drei Lobreden und ihren praefationes thematisiert C. Sidonius Apollinaris das* ***Ende einer Welt****, ja, man könnte sagen, er kündigt es* ***indirekt*** *und* ***fragmentarisch*** *mittels zweier Hauptmotive an : Roms und Galliens Schwäche und Verfall. Während es dem Leser überlassen bleibt, diese Themen anhand der* ***Anspielungen****,* ***synonymischer Variationen*** *und verstreut vorhandener* ***Intertextualität*** *zu rekonstruieren, wird dagegen die Hoffnung auf die Rückkehr einer Blütezeit in einem* ***Leitmotiv*** *gepriesen, das besonders in den* ***allegorischen praefationes****, den* ***Antithesen*** *und den* ***goldenen Versen aufglänzt****. Dieser Gegensatz, der sich nicht nur in diesen beiden Themenbereichen, sondern auch in den Stilformen ausdrückt, erklärt sich im Lichte von Sidonius Apollinaris' Poetik. In Anlehnung an Michael ROBERTS' berühmte Analyse des* ***Jewelled Style*** *schlage ich vor, Sidonius' Kunst in den Lobreden und den praefationes als «* ***poétique de l'éclat*** *» zu bezeichnen, da das französische « éclat » gleichzeitig* ***Fragment*** *und* ***Glanz*** *bedeutet. Sidonius selbst lädt dazu in zwei metapoetischen Versen (carm. 2, 420-21) ein. Diese Studie zu Sidonius' Poetik ermöglicht es schliesslich auch, die Frage nach der* ***Herausgabe der Gedichte 1-8*** *in einer chronologisch umgekehrten Reihenfolge neu zu stellen.*

1. Je tiens à remercier M^me^ le Professeur Jacqueline CHAMPEAUX, qui m'a fait l'honneur de m'inviter à présenter ces recherches le 14 février 2009 aux Études Latines.

Associer Sidoine Apollinaire à la fin d'un monde semble une évidence [2] car cet aristocrate gallo-romain vécut l'affaiblissement de l'empire romain d'Occident, accentué par la fin de la dynastie théodosienne et par les Barbares. En effet, quand la continuité dynastique, qui assurait au pouvoir cohérence et légitimité, disparut à la mort de Valentinien III (454), neuf empereurs se succédèrent jusqu'à la fin de l'empire d'Occident (476), tandis que des généraux soutenus par de puissantes armées, tels Aetius et Ricimer, imposaient en réalité leurs vues. Par ailleurs, l'empire d'Occident, fragilisé par les Barbares [3], fut contraint d'accepter des rois barbares comme fédérés [4] : ce processus aboutit notamment en 475 à l'abandon par Rome de l'Auvergne au profit du roi wisigoth Euric.

Sidoine est un bon témoin de ce double mouvement. D'une part, en tant que poète, il célèbre trois empereurs différents, tous renversés par Ricimer : d'abord son beau-père, le gaulois Avitus, quand ce dernier revêt le consulat à Rome le 1er janvier 456 (*carm.* 7 ou *Auit.*), puis Majorien, le successeur de celui-ci, lors de son *aduentus* à Lyon fin 458 (*carm.* 5 ou *Maior.*), et enfin l'oriental Anthémius, le 1er janvier 468 à Rome (*carm.* 2 ou *Anth.*). D'autre part, en tant que notable gallo-romain, il se montre d'abord favorable au roi des Wisigoths Théodoric II, qu'il présente comme romanisé [5] ; plus tard, devenu évêque de Clermont, il mène la résistance contre Euric [6]. Ainsi Sidoine Apollinaire, né citoyen romain, meurt sujet d'un roi barbare, et ce seul fait résume bien son destin, celui de la Gaule du Ve siècle, et au-delà de l'empire d'Occident.

Toutefois, au-delà de ce constat établi *a posteriori*, se pose le problème de l'éventuelle prise de conscience par Sidoine de la fin de son monde : parle-t-il, et comment, de la fragilisation de Rome, voire de son écroulement ? évoque-t-il la Gaule ? voit-il Rome comme une entité politique, militaire, comme une civilisation [7] ? Ses lettres le montrent attaché à servir

2. On songe au titre *Sidonius Apollinaris and the Fall of Rome. AD 407-485* de J. Harries (Oxford Univ. Pr., 1994). J'écarte d'emblée le préjugé de littérature décadente, ou au mieux « précieuse » (cf. A. Loyen, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'empire*, Paris, Les Belles Lettres, 1943) dont les travaux de J. Fontaine ont, entre autres, bien montré les limites. Plus lucides, les humanistes Politien ou Pio voient la littérature latine comme une unité, cf. P. Galand-Hallyn, « Sidoine Apollinaire et Ange Politien : l'*enargie* du désespoir, aspects d'une métapoétique à la lumière d'une lecture humaniste », *Manifestes littéraires dans la Latinité tardive : poétique et rhétorique*, *Actes du colloque 23-24 mars 2007*, P. Galand- Hallyn et V. Zarini, Paris, Institut des Études Augustiniennes, 2009, p. 297-324 et J.-L. Charlet, « G. Pio juge le style de Sidoine », *Sidoine Apollinaire et la culture de son temps*, Journée d'études organisée à Clermont-Ferrand II le 27 novembre 2009 par R. Poignault et A. Stoehr-Monjou, publication dans *Présence de Sidoine*, Caesarodunum-Présence de l'Antiquité, volumes 44-45 bis.

3. Les historiens distinguent les révoltes et migrations des barbares internes des guerres contre des barbares externes. Cf. A. Chauvot, *Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J.-C.*, Paris, De Boccard, 1998.

4. Citons deux cas utiles pour nos panégyriques : les Wisigoths sont fédérés en Aquitaine dès 418 (*Auit.* 469), les Vandales en Afrique en 435 — et leur royaume devient même autonome en 442.

5. Cf. *Auit.* 495-498 et son fameux portrait en *epist.* 1, 2.

6. Il fut exilé pour cette opposition politique, cf. *epist.* 8, 9 et B. Beaujard, « Le patriotisme municipal dans la Gaule de l'Antiquité tardive », H. Inglebert éd., *Idéologies et valeurs civiques dans le monde romain. Hommage C.* Lepelley, Picard, 2002, p. 266.

7. Sur cette notion, cf. H. Inglebert, *Histoire de la civilisation romaine*, Paris, PUF, 2005, p. 32-33.

l'empire [8]. Puis, devant l'affaiblissement d'Anthémius et les attaques d'Euric contre l'Auvergne dès 469-470, sa correspondance témoigne d'une vive inquiétude [9]. Par ailleurs, il se montre très sensible à la défense de la langue et de la culture latines face à la barbarie [10]. Mais je voudrais m'intéresser ici à ses trois panégyriques et leurs préfaces, dont la datation est certaine, et qui sont contemporains des événements précédant la fin de l'Auvergne romaine : ces poèmes politiques présentent un grand intérêt pour la question de la fin d'un monde.

Sidoine y célèbre trois empereurs dans des contextes très différents du point de vue politique et personnel. En effet, en 456, il doit faire accepter aux sénateurs romains son beau-père Avitus, un gallo-romain soutenu par les Goths, tout en rapportant les aspirations politiques de l'aristocratie gauloise (*pr. Auit.* et *Auit.*) ; en 458, il est dans une position particulièrement délicate car il doit chanter Majorien, qui a contribué à renverser Avitus, et lui demande sa clémence pour Lyon, qui s'est révoltée (*pr. Maior.* et *Maior.*) ; enfin, sur les conseils du sénateur Basilius, il écrit l'éloge d'Anthémius [11] : le 1er janvier 468, il présente cet Oriental aux sénateurs romains et célèbre la concorde des deux parties de l'empire (*pr. Anth.* et *Anth.*).

Ces œuvres offrent aussi l'intérêt d'une tradition rhétorique et littéraire bien établie : d'une part, Sidoine s'inscrit dans la lignée de Claudien, qui imposa l'usage de la préface allégorique hétérométrique [12] et composa de nombreux panégyriques ; d'autre part, il hérite de la tradition rhétorique et de ses *topoi*. Sidoine Apollinaire se sert donc de la préface allégorique (*carm.* 1, 4 et 6), qui introduit la *recitatio* des panégyriques (*carm.* 2, 5, 7 ou *Auit.*, *Maior.*, *Anth.*), pour en orienter la compréhension. De plus, il doit prendre en compte le contexte politique et les attentes du public. Ces pièces de circonstances ne sont pas de simples œuvres de propagande et reflètent à la fois la pensée du pouvoir en place et de l'auditoire [13]. Sidoine est donc un poète qui fusionne les traditions rhétorique et littéraire, et fait sens en privilégiant certains principes d'écriture. Ses choix poétiques peuvent avoir une signification politique et constituent donc des outils méthodologiques utiles à l'interprétation de son œuvre et de sa vision du monde [14].

8. Le *Panégyrique d'Avitus* lui valut une statue sur le forum de Trajan (*carm.* 8, 8), le *Panégyrique d'Anthémius* la prestigieuse charge de Préfet de la Ville (*epist.* 1, 9, 6) et le patriciat. Il sert l'empire mais aussi la Gaule, cf. G. Chianea, « Les idées politiques de Sidoine Apollinaire », *RD* 47, 1969, p. 353-389 et M. Bonjour, *La Patrie gauloise, d'Agrippa au VIe siècle*, Lyon, 1983, p. 203-217.

9. *Epist.* 3, 3 ; 3, 4 ; 3, 8 ; en *epist.* 7, 7, 4-5, il critique le traité de 475 qui prive la Gaule de sa liberté.

10. Cf. *carm.* 12, 1-7 ; *epist.* 2, 10, 1 ; 4, 17, 1-2 ; 8, 2, 1 ; 8, 6, 3 : *per aetatem mundi senescentis*, « dans un âge du monde vieillissant ». Voir M. Banniard, « La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au Ve siècle », *De Tertullien aux Mozarabes* t. 1, *Mélanges offerts à J.* Fontaine, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1992, p. 415-423 et P. Galand-Hallyn, *art. cit.*, 2009, p. 314.

11. *Epist.* 1, 9, 6.

12. Cf. V. Zarini, « Les préfaces dans la poésie panégyrique de la latinité tardive », *Commencer et finir dans les littératures antiques*, B. Bureau et Chr. Nicolas éd., Collection du CRGR, Lyon, 2007, p. 175-186.

13. Cf. G. Sabbah, « De la rhétorique à la communication politique : les panégyriques latins », *BAGB* 1984 (4), p. 363-388, en particulier p. 371, 380. Voir aussi S. Mac Cormack, *Art and Ceremony in Late Antiquity*, Berkeley-Londres, 1981.

14. Cf. J.-L. Charlet, « Tendances esthétiques de la poésie latine tardive (325-470) », *An Tard* 16, 2008, p. 160.

Aussi le fil directeur de cette étude sera-t-il la poétique, pratique et théorique, de Sidoine, qui peut éclairer sous un jour nouveau ces six poèmes, lus séparément ou comme un ensemble cohérent. J'étudierai tout d'abord dans quelle mesure Sidoine y évoque la fin d'un monde puis comment il proclame son espoir d'un renouveau. Pour finir, je voudrais montrer, dans la lignée du *Jewelled Style* magistralement défini par Michael Roberts, que se dégage de l'écriture de Sidoine dans les panégyriques et leurs préfaces une poétique que je qualifierai de « poétique de l'éclat », éclat étant entendu dans le double sens de « scintillement » et de « fragment ». En corollaire, je voudrais reconsidérer la délicate question de l'ordre chronologiquement inverse des *carmina* 1-8 à la lumière de la poétique de Sidoine : apporterait-elle des éléments neufs à l'interprétation traditionnelle selon laquelle Sidoine, avant son accession à l'épiscopat (fin 470/471), choisit une construction politique [15] afin de rendre hommage à Anthémius encore en vie, en ouvrant le recueil par le panégyrique en son honneur ? [16]

I. Dire la fin d'un monde

Si l'on compare Sidoine à son modèle Claudien, le chantre de Stilicon, il loua trois empereurs différents, au début de leur règne. Dès lors, comment — et pourquoi — évoquer la fin d'un monde ? et quel monde ? Sidoine aborde d'abord cette thématique, politiquement délicate, de manière détournée à travers l'allusion.

I. 1. L'allusion

La fin de ce monde romain, auquel il est très attaché, implique naturellement comme point de référence le glorieux passé de Rome, auquel Sidoine fait allusion pour instaurer une complicité avec l'auditoire, en particulier dans les prosopopées énumérant des *exempla* historiques [17]. La réalité des triomphes passés fait consensus :

Concipe praeteritos, respublica, mente triumphos [18].

15. Cf. A. Loyen, *Sidoine Apollinaire. Poèmes*, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p. xxx-xxxi ; W. B. Anderson (*Sidonius. Poems. Letters I-II*, Classical Loeb Library, 1936, p. liii note 1) la rejette mais ce qu'il propose (Sidoine reprend l'ordre inverse des *Panégyriques latins* à l'exception de celui de Pline le Jeune à Trajan en introduction) ne se vérifie pas pour tous et n'a pas été retenu. S. Condorelli (*Il* poeta doctus *nel V secolo D. C. Aspetti della poetica di Sidonio Apollinare*, Naples, Loffredo, 2008, p. 13-4) suit Loyen. Elle propose, à partir des *carm.* 3 et 8, qui rompent l'équilibre préface-panégyrique, que ces derniers circulèrent d'abord en trois opuscules distincts.

16. J'ajoute une dernière précision de méthode : afin d'interroger non seulement l'unicité de chaque panégyrique, mais aussi l'unité du corpus, je m'attacherai à citer chaque poème au fil de mon analyse, et en outre, dans l'ordre chronologique pour déterminer une éventuelle évolution de Sidoine dans sa vision de la fin d'un monde, soit : *carm.* 6 désormais abrégé *pr. Auit.* ainsi que *carm.* 7 : *Auit.* ; *carm.* 4 : *pr. Maior.* ; *carm.* 5 : *Maior.* ; *carm.* 1 : *pr. Anth.* et *carm.* 2 : *Anth.*

17. Prosopopées de Rome (*Auit.* 51-118 ; *Anth.* 439-515) et d'Afrique (*Maior.* 56-349). Voir M. Bonjour, « Personnification, allégorie et prosopopée dans les *Panégyriques* de Sidoine Apollinaire », *Vichiana* 11, 1982, p. 5-17. Pour l'*exemplum*, voir III. 2 c. et note 106.

18. L'édition suivie est celle de la CUF, les textes de Sidoine étant retraduits. *Maior.* 1 : « Garde à l'esprit, État romain, tes triomphes passés ».

Cette apostrophe à *Respublica* rappelle qu'il a une vision unifiée de Rome, depuis sa fondation jusqu'à Trajan, quel que soit son régime politique [19]. De ce consensus peut naître le contraste avec une décadence supposée. Ainsi, on lit le *topos* moraliste de l'amollissement physique et moral qui suit les conquêtes [20] lorsque le poète met en scène un soldat étonné par l'endurance de Majorien durant la traversée des Alpes :

> *Romani principis arma*
> *Caesareumque larem luxu torpere perenni*
> *audieram* [21].

Or, cette allusion est d'autant plus critique qu'elle est le fait d'un barbare, en l'occurrence un auxiliaire scythe, qui sert à dénoncer la décadence du pouvoir romain.

Enfin, les deux allusions à la légende des douze vautours apparus à Romulus (*Auit*. 55-56 et 357-358) reflètent les inquiétudes de l'époque car les sacs de la Ville par Alaric (410) puis Genséric (455) furent interprétés comme les signes de la fin de Rome, en raison de l'antique croyance selon laquelle ces douze vautours symbolisaient les douze siècles de vie promis, et justement atteints au v^e^ siècle [22]. Or, c'est précisément dans le panégyrique prononcé en 456 que Sidoine y fait allusion, soulignant l'urgence de la situation.

I. 2. Variations synonymiques

Derrière cette légende, se lit également la thématique des quatre âges de Rome développée par Florus [23]. En l'occurrence, Sidoine présente son époque comme celle de la vieillesse de Rome à travers une série de variations synonymiques qui, à force d'être répétées, constituent un véritable réseau de significations à l'intérieur d'un panégyrique, mais aussi d'un poème à l'autre. Le *Panégyrique d'Avitus* pose les fondements du thème, la prosopopée de Rome concentrant plusieurs éléments. Rome regrette la gloire des premiers temps et interpelle Jupiter : *mea redde / principia* [24]. Plus loin, la déesse exprime sa déchéance politique :

> *quod timui, incurri : sum tota in principe, tota*
> *principis, et fio // lacerum // de Caesare regnum,*
> *quae quondam regina fui* [25].

Le constat est amer, ce que soulignent l'opposition des temps (*sum / fui*) et des statuts (*tota in principe / regina*), la répétition de *tota* et de

19. Le panorama le plus complet est en *Auit*. 51-115.
20. Cf. Sall. *Cat*. 5, 7-8 ; 11, 5-7...
21. *Maior*. 535-37 : « J'avais entendu dire que les armées de l'empereur romain et la maison de César étaient à jamais assoupies dans le faste ».
22. Cf. J.-L. Charlet, *art. cit.*, 2008, p. 164 note 37.
23. Flor. *praef.* Voir II. 2.
24. *Auit*. 70-71 « Rends-moi mes débuts ».
25. *Auit*. 102-104 : « Ce que j'ai craint, j'y suis tombée : je suis tout entière au prince, tout entière la chose du prince, et je suis devenue depuis César un empire que l'on déchire, moi qui jadis fus reine ».

princeps [26], avec la variation casuelle hautement significative de *princeps*, le rejet de *principis*, et enfin la mise en valeur de *lacerum* aux césures penthémimère et hephthémimère. Enfin, l'hémistiche *quae quondam regina fui* sonne comme une épitaphe [27] qui suggère la menace de la disparition de Rome. À ce discours, Jupiter répond en reconnaissant la fatigue de Rome (*Auit.* 138 *fessa*), avec le terme justement présent au début du texte de Claudien qui inspire tout le passage, l'apparition de Rome à l'assemblée des dieux (*Gild.* 17). La fin du panégyrique, où Sidoine reprend l'adjectif *lacer*, apporte, grâce à un subtil jeu d'écho, une explication aux souffrances et épreuves de Rome, dont l'empereur enfant est rendu responsable par un notable gaulois [28]. Par ailleurs, dans le dernier panégyrique, Œnotrie affirme la nécessité d'un maître pour « le monde abattu » (*Anth.* 345 *orbique iacenti*) et Rome demande à Aurore de la protéger dans sa vieillesse [29]. Ainsi, la vieillesse et la fatigue de Rome deviennent synonymes de sa fin possible. Ce thème est toutefois absent du *Panégyrique de Majorien* : la répétition du verbe *lacerare* (v. 54, 333) s'applique aux souffrances d'Afrique déchirée par les Vandales. Ce poème semble à part.

Il forme en revanche une réelle unité avec le *Panégyrique d'Avitus* pour évoquer en de nombreuses variations synonymiques l'épuisement de la Gaule, épuisement qui lui est précisément refusé quand il s'agit de Rome. Dans le *Panégyrique d'Avitus* où il décrit « la Gaule épuisée par les habituelles ruines », Sidoine reprend la structure, métrique et phonique, d'une fin de vers de Claudien [30] :

Claud. *3 cons.* 124 : *et Phaethonteas* ***solit****ae* ***def****lere* ***ruin****as*
Sidon. *Auit.* 297-8 : (...) ***solit****is* ***def****essa* ***ruin****is* / *Gallia*

Mais il en détourne le sens, me semble-t-il, en transposant l'habitude qu'ont les Héliades de pleurer la chute de leur frère (*solitae deflere*) en une habitude de subir le malheur (*solitis ruinis*). Ce vers, apparemment banal, est donc une attaque assez virulente contre l'impuissance romaine à protéger des Barbares et met alors en valeur le choix d'Avitus comme préfet du prétoire des Gaules. Dans le *Panégyrique de Majorien*, Sidoine ouvre ainsi la péroraison, adressée à l'empereur :

Et quia lassatis nimium ***spes unica rebus***
uenisti, nostris, petimus, succurre ruinis

26. La synalèphe *tot(a) in principe* souligne également l'amalgame avilissant et la perte de liberté.

27. Sans parler d'emprunt, on songe à une épitaphe sur Hécube (Aus. *epit.* 25, 1 : *Quae regina fui* ; cf. 27, 1).

28. *Auit.* 532-3 : *quam nos per uarios dudum fortuna labores / principe sub puero laceris terat aspera rebus*, « depuis combien de temps, à travers des épreuves variées, sous le règne d'un empereur enfant, la fortune, cruelle, nous broie en déchirant nos biens ».

29. *Anth.* 451-452 : *Totum hunc tibi cessimus axem, / et nec sic mereor nostram ut tueare senectam ?* « Nous t'avons cédé tout ce ciel, et ainsi je ne mérite pas que tu protèges notre vieillesse ? ».

30. Claud. *3 cons.* 124-5 : « Accoutumées à pleurer la chute de Phaéton, ses sœurs, sous leur feuillage, font revenir leur rosée d'ambre ». Sidoine peut se rappeler ce passage sur le voyage d'Honorius vers Milan grâce au vers d'or qui vient juste après (v. 125). En *Anth.* 388, il reprend une fin de vers de *3 cons.* 122, qui vient certes de Stace (*Theb.* 8, 284), cf. J.-L. Charlet, *Claudien, Œuvres*, CUF II 1, 2000, p. 42 et note b.

Lugdunumque tuam, dum praeteris, aspice uictor.
Otia post nimios poscit te fracta labores [31].

Il fait allusion de manière vague aux épreuves endurées par la Gaule (*lassatis... rebus, /... nostris... ruinis ; post nimios fracta labores*) [32]. Cette interprétation me semble renforcée par une *retractatio* tirée de la prosopopée de Rome affamée, pour laquelle le ravitaillement venant d'Afrique est vital :

Claud. *Gild*. 62-63 ***spes unica*** *nobis / restabat Libyae* [33]
Sidon. *Maior*. 574 ***spes unica*** *rebus /... nostris*

Par ailleurs, Sidoine souligne, avec la répétition de *nimium* et *nimios*, le caractère extrême de ces souffrances sans s'attarder sur leurs causes, connues de tous, la chute d'Avitus et la révolte de Lyon ; il rappelle en revanche la victoire de Majorien et, prudent, chante sa clémence. Sidoine établit ensuite une analogie avec le jeune taureau qui laboure et a besoin de repos (*Maior*. 578-80) en reprenant l'épithète *lassatus* (v. 578). Or, cette comparaison est habile : l'épuisement de l'animal vient de son propre *labor*, celui de la Gaule de sa propre révolte, et non d'attaques barbares comme dans *Auit*. Ces variations synonymiques préparent en fait l'auditoire ou le lecteur à entendre une critique plus virulente.

I. 3 Le voile de la poétique dans les morceaux de choix

Dans certains morceaux de choix, la concentration de réminiscences littéraires crée un voile poétique derrière lequel le message politique peut être encore plus critique. Là encore il s'agit d'une fragmentation du propos dans la mesure où il faut repérer le souvenir poétique, qui peut infléchir le message politique. Je m'attacherai ici au *Panégyrique d'Avitus* qui constitue son éloge le plus personnel : Sidoine connaît bien son destinataire et partage les aspirations de l'aristocratie gauloise à assumer le pouvoir. Aussi offre-t-il une évocation très négative de Rome lors de l'assemblée des dieux — image de l'assemblée des sénateurs devant lesquels le panégyriste gaulois récite son éloge. Sidoine y rivalise avec Claudien et sa description de Rome dans la *Guerre contre Gildon*, qui, elle aussi, se rend auprès de Jupiter et dont Sidoine dissémine les imitations [34] :

31. *Maior*. 574-77 : « Et puisque tu es venu, unique espoir d'un monde épuisé à l'extrême, nous te le demandons, porte secours à notre ruine et, en passant, contemple en vainqueur Lyon, qui est tienne. Après d'extrêmes souffrances, brisée, elle réclame de toi le repos ».

32. Je comprends en effet *lassatis rebus*, non pas simplement comme une allusion au sort de l'empire dans son ensemble, *uenisti* désignant l'avènement de Majorien, mais comme une référence au destin de la Gaule que précise *nostris... ruinis* au vers suivant : dans le cadre de la *recitatio*, *nostris* s'applique aisément aux deux substantifs car on entend *rebus / uenisti nostris... ruinis*. Par ailleurs, *uenisti* correspond fort bien au contexte de l'*aduentus* à Lyon de Majorien.

33. Claud. *Gild*. 62. Après la partition de l'empire, les terres fertiles sont partagées, entre l'Orient (Égypte) et l'Occident (Afrique) : « pour seul espoir, il nous restait la Libye » (trad. J.-L. Charlet).

34. Cf. *Auit*. 45-49 ; 138 et *Maior*. 574. Cette fragmentation en différents passages d'un même intertexte, que M. Bonjour a déjà signalé (*art. cit*. 1982), n'est pas rare et relève de la poétique du fragment, voir III. 2. b.

Claud. *Gild.* 17-25
Exitii iam ***Roma*** *timens et fessa negatis*
frugibus ad rapidi limen tendebat Olympi,
non solito uultu nec qualis iura Britannis
diuidit aut trepidos submittit fascibus Indos :
uox tenuis tardique ***gradus*** *oculique iacentes*
interius ; fugere genae, ieiuna lacertos
excedit macies. Humeris uix sustinet ***aegris***
squalentem ***clipeum*** *; laxata casside prodit*
canitiem plenamque trahit rubiginis ***hastam*** [35]

Sidon. *Auit.* 45-49
cum procul erecta caeli de parte trahebat
pigros ***Roma gradus****, curuato cernua collo*
ora ferens ; *pendent crines de uertice, tecti*
puluere non galea, ***clipeusque*** *inpingitur* ***aegris***
gressibus, et pondus non terror fertur in ***hasta*** [36]

Claudien suscite l'image d'une déesse rongée par la faim à cause de Gildon : sa voix est faible (*uox tenuis*), sa démarche lente (*tardique gradus*), ses yeux rentrés (*oculique iacentes*), les joues creuses (*fugere genae*), le bras amaigri (*ieiuna lacertos excedit macies*) et elle redoute sa fin (*exitii timens*). Sidoine choisit les mêmes détails (le pas lent, le regard baissé, le casque, le bouclier, la haste) mais en modifie la perspective : il ne *crée pas un tableau visuel* — les épithètes sont plutôt morales — ainsi la démarche lente devient paresseuse (*tardique gradus / pigros... gradus*) — mais *l'idée* de Rome affaiblie et vaincue. Les signes de sa déchéance sont particulièrement visibles dans ses armes de *Roma bellatrix* à présent inutiles, comme la répétition de *non* dans *non galea, non terror in hasta* le rappelle. Enfin, l'évocation finale de la lance est très révélatrice de l'écriture de chaque poète : chez Claudien, Rome traîne (*trahit*) une haste pleine de rouille, tandis que Sidoine remplace cette image forte par une abstraction, l'effet suscité par la lance, qui est un poids, non un objet de terreur : *pondus non terror.* Il applique en outre le verbe *trahere* à la démarche de la divinité dont il renforce ainsi la déchéance (*trahebat / pigros... gradus*). Rome, dans les deux cas, se jette ensuite aux genoux de Jupiter. L'*ekphrasis* suggère ainsi, grâce à l'*auctoritas* de Claudien, l'éventuelle fin de Rome, atteinte non pas dans son seul physique, mais dans son moral, sa foi en elle-même. Plus loin, Sidoine accumule les termes signifiant la fin d'un monde (*mors uixisse, rem ueterem, umbram imperii, generis... uetusti*) :

35. Claud. *Gild.* 17-25 : « Craignant déjà sa fin et lasse de se voir refuser les moissons, Rome qui se dirigeait au seuil du pivotant Olympe, non de son air accoutumé, comme elle départit les lois aux Bretons ou soumet à ses faisceaux l'Indien tremblant : voix faible et marche lente, les yeux profondément rentrés ; ses joues s'en sont allées et la maigreur du jeûne lui a rongé le bras. D'une épaule malade elle soutient à peine son bouclier terni ; son casque desserré trahit sa canitie et elle traîne une haste pleine de rouille » (trad. J.-L. Charlet).

36. *Auit.* 45-49 : « Quand au loin, Rome descendit des hauteurs célestes, le pas traînant avec paresse, la tête courbée, les yeux baissés ; les cheveux pendent de sa tête, recouverts de poussière et non de son casque, à chacun de ses douloureux pas, son bouclier la heurte et sa haste est un poids, non un objet de terreur ».

Has nobis inter clades ac ***funera mundi***
mors uixisse fuit. Sed dum per ***uerba parentum***
ignauas colimus leges sanctumque putamus
rem ueterem per damna sequi, portauimus ***umbram*** 540
imperii, generis contenti ferre uetusti
et uitia (...) [37]

Ce regard pessimiste et lucide [38] s'insère dans un double contexte d'énonciation : dans ce discours, un sénateur gaulois veut persuader Avitus de prendre le pouvoir, afin de sauver Rome et la Gaule, et Sidoine cherche ainsi à légitimer aux yeux des Romains l'avènement d'Avitus. Ce plaidoyer concentre donc de multiples intertextes afin de suggérer l'indignation légitime des Gaulois et peut-être des menaces derrière le voile de la poétique.

En effet, la clausule *funera mundi* (v. 538) est un emprunt au v. 185 du *Commonitorium* d'Orientius. Or, ce vers suit immédiatement la très célèbre image de la Gaule se consumant tout entière en un seul bûcher avec les invasions barbares, événements auxquels, d'après A. Loyen, Sidoine aurait fait allusion aux v. 215-16 :

Comm. 2, 184-6 : *Vno fumauit Gallia tota rogo.*
Cur tamen enumerem labentis ***funera mundi****,*
quae per consuetum semper aguntur iter ? [39]

Auit. 215-6 : *Variis incussa procellis / bellorum ... tua Gallia* [40]
Auit. 538-9 *Has nobis inter clades ac* ***funera mundi /*** *mors uixisse fuit.*

Par ailleurs, la clausule *uerba parentum* (v. 538) rappelle un propos d'Évandre, ému par la ressemblance d'Enée avec Anchise [41]. Cette réminiscence, qui souligne bien la *pietas* gauloise, constitue un message de loyauté adressé aux sénateurs romains. Or ce thème de la *pietas*, devenue vaine et même néfaste devant des lois inutiles (*ignauas leges*), s'enrichit d'un souvenir de Prudence qui exprime bien l'indignation gauloise. En effet, la virulente remarque *ignauas colimus leges sanctumque putamus* (v. 539) rappelle un propos polémique de Prudence, qui se moque de la croyance dans les dieux païens par une question rhétorique :

37. *Auit.* 537-42 : « Au milieu de ces désastres et des funérailles du monde, vivre nous fut une mort. Mais en respectant, au nom de la parole de nos pères, des lois inutiles et en considérant de notre devoir sacré de suivre, dans ses erreurs, une puissance vieillie, nous avons soutenu l'ombre d'un empire, satisfaits de supporter même les vices d'une lignée usée (...) ». Je signale une erreur dans l'édition de la CUF : le v. 535 est en fait le v. 534.

38. Pour S. Teillet (*Des Goths à la nation gothique. Les origines de l'idée de nation en Occident du V^e^ au VII^e^ s.*, Paris, Les Belles Lettres 1984, p. 194-95), Sidoine constate ici avec réalisme la décadence de Rome.

39. Orient. *comm.* 2, 184-6 : « La Gaule tout entière partit en fumée en un seul bûcher. Pourquoi cependant énumérer les funérailles d'un monde qui s'écroule ? Ne suivent-elles pas toujours le chemin habituel ? ».

40. Jupiter s'adresse à Rome : « ta Gaule, battue par les divers orages des guerres (...) ». Cf. A. Loyen, *Recherches historiques sur les panégyriques de Sidoine Apollinaire*, Paris, Champion, 1942, p. 40-43.

41. Verg. *Aen.* 8, 155 : *ut* ***uerba parent****is / et uocem Anchisae magni uultumque recordor* ! « Comme je retrouve la parole de ton père, la voix, l'expression du grand Anchise » (trad. J. Perret).

Ad haec ***colenda*** *me uocas, censor bone ?*
Potesne quidquam tale, si sanum sapis,
sanctum putare *?* [42]

Sidoine, quant à lui, concentre *sanctum putare* et le verbe *colere* (*colenda* devient *colimus*) en un seul vers, suggérant l'assimilation de Rome à une vaine idole : *ignauas colimus leges sanctumque putamus*. Le ton polémique de Prudence nourrit donc une lecture encore plus incisive du passage : devant un désastre si complet, l'antique puissance ne mérite plus le respect quasi religieux qu'elle suscita naguère. Enfin, la mention de l'ombre d'un empire, mise en valeur par le rejet d'*imperii* (*umbram / imperii*), évoque le fameux hémistiche de Lucain sur la déchéance de Pompée, qui n'est plus que l'ombre de lui-même : *stat, magni nominis umbra* [43]. Or ce déclin constitue, selon Lucain, l'un des motifs du déclenchement de la guerre civile. Peut-être est-ce là une manière voilée d'évoquer une menace de conflit si les sénateurs rejetaient le nouvel empereur soutenu par les Goths.

Dans le *Panégyrique de Majorien*, le voile de la prosopopée de Rome introduit une critique assez virulente des empereurs terrés à Ravenne au lieu de mener les guerres [44]. Un emprunt textuel et métrique à Virgile (*Maior.* 359 *diuersis partibus orbis*) [45] suggère un renversement dans le destin de Rome, devenue objet de conquêtes car les princes sont incapables de défendre ses différentes parties (*diversis partibus*).

L'audace de Sidoine Apollinaire est donc de ne pas se contenter de constater la fin possible de la puissance romaine : il peut la dénoncer devant des auditoires variés. Il *fragmente* le propos et laisse le lecteur en reconstituer le sens, tout en utilisant le voile de la poétique pour un message politique plus critique qu'il n'y paraît de prime abord, notamment dans les morceaux de choix comme *ekphraseis*, plaidoyers ou prosopopées. On relève enfin d'ores et déjà deux particularités : c'est le *Panégyrique d'Avitus* qui dit avec le plus d'insistance et de liberté la fin de la puissance romaine, afin de souligner d'autant mieux le rôle bénéfique d'Avitus, le *Panégyrique d'Anthémius* reprenant les mêmes thèmes, de manière plus discrète. Entre les deux, le *Panégyrique de Majorien*, qui se recentre sur les souffrances de la Gaule, apparaît en retrait. Cependant, évoquer l'épuisement du monde est également une manière détournée d'exprimer une attente et d'introduire l'éloge du nouveau souverain, qui va assurer le renouveau.

42. Prud. *perist.* 10, 246-8 « C'est cela que tu m'invites à adorer, excellent censeur ? Peux-tu, si tu as ton bon sens, croire saint rien de tel ? » (trad. M. Lavarenne).

43. Lucan. 1, 135.

44. *Maior.* 356-60 : *(...) mea Gallia rerum / ignoratur adhuc dominis ignaraque seruit. / Ex illo multum periit, quia principe clauso, / quisquis erat, miseri* ***diuersis partibus orbis*** */ uastari sollemne fuit. (...)*, « (...) ma chère Gaule est jusqu'à présent ignorée des maîtres du monde et elle les sert, sans les connaître. À partir de là, bien des choses ont été anéanties, parce que, avec l'empereur qui restait enfermé, quel qu'il soit, il devint habituel de voir le malheureux monde dévasté en ses diverses régions. ».

45. Virgile (*Aen.* 12, 708) introduit le duel final entre Turnus et Énée, ... *genitos* ***diuersis partibus orbis***, « nés aux extrémités opposées du monde ».

II. Espoir d'une *renouatio imperii*

Chaque souverain étant signe d'espérance, Sidoine scande le mot *spes* : deux fois pour Avitus, une fois pour Majorien et Anthémius [46]. Seul Avitus est espoir de salut pour le monde (*Auit.* 339 *orbis*, *Auite*, *salus*). Que Sidoine ait choisi ce terme à connotation chrétienne suggère l'immense espoir, quasi religieux, que l'empereur gaulois a suscité, à la mesure de la perte de *pietas* envers Rome que nous avons étudiée. Qu'il renonce ensuite à l'employer renforce le caractère exceptionnel d'Avitus et constitue un signe de loyauté à son égard. Par ailleurs, cette espérance a été brisée par la mort de chaque empereur : c'est en un sens secondaire car, malgré ses réserves à l'égard de Majorien, Sidoine remplit sa « fonction civique » [47] en proclamant l'espoir du relèvement, certes avec plus de conviction et d'originalité dans le premier panégyrique. C'est pourquoi, alors que l'évocation de la fin d'un monde est disséminée dans les poèmes, le renouveau constitue au contraire un véritable *leitmotiv* mis en valeur dès la préface allégorique.

II. 1 Les préfaces allégoriques

Dans ces préfaces, dont la thématique est intimement liée au panégyrique introduit, il n'est jamais question de fin du monde, mais au contraire à deux reprises de naissance aux sens propre (*pr. Auit.*) et figuré (*pr. Anth.*). Le récit allégorique de *pr. Auit.* narre la naissance joyeuse de Pallas (v. 1 : *festum ortum*), qui symbolise l'avènement d'Avitus, en insistant sur deux éléments : sa naissance par la tête de Jupiter (v. 15-16, v. 19) et la victoire aussitôt apportée à ce dernier contre les Géants. En célébrant ainsi la victoire de la sagesse contre la violence et le chaos qu'ils incarnent, il confère à l'avènement d'Avitus, qui ramène l'ordre, une dimension cosmogonique. Dans la *pr. Anth.*, la fête en l'honneur de Jupiter occupe tout le récit allégorique :

> *Cum iuuenem // super astra // Iouem // Natura locaret*
> *susciperetque* ***nouus*** *// regna uetusta deus* [48]

Les deux premiers vers, derrière l'antithèse entre le jeune Jupiter et l'antique royaume, célèbrent surtout le caractère profondément nouveau de cet avènement, qui symbolise celui d'Anthémius, un empereur venu d'Orient [49] : la triple césure du vers 1 et la coupe à *nouus* mettent en valeur

46. *Auit.* 148 (*spes unica rerum*), 352 (*spes orbis Auitus*) ; *Maior.* 574-5 (*spes unica rebus / uenisti, nostris* voir I. 2) et *pr. Anth.* 23 (*sic nos, o Caesar, nostri spes maxima saecli*).

47. Cf. M. Bonjour, *art. cit.*, 1983, p. 213.

48. *Pr. Anth.* 1-2 : « Comme la Nature plaçait le jeune Jupiter au-dessus des astres et que le **nouveau** dieu s'emparait de l'antique royaume ».

49. L. Watson relève la récurrence de cette antithèse (« Representing the Past, Redefining the Future : Sidonius Apollinaris' Panegyrics of Avitus and Anthemius », *The Propaganda of Power : the Role of Panegyric in Late Antiquity*, M. Whitby éd., Leyden, Brill, 1998, p. 194-195) et souligne que les trois apostrophes du poète au Passé (*Anth.* 288-90 ; 299-306 et 524-36) la renforcent.

cette affirmation. Par un subtil glissement dans le panégyrique lui-même, Sidoine chante le renouvellement de l'empire à travers la nouveauté des événements — une série d'*adynata* [50] — qui se sont produits à la naissance d'Anthémius. La césure *triple a* du vers 113 donne de l'ampleur à cette proclamation idéologique, et met en valeur *nouitate* :

> *mos elementorum cedit // regnique futuri*
> *fit rerum* ***// nouitate //*** *fides. // Venisse beatos* [51]

Ces deux préfaces allégoriques orientent donc bien la lecture des panégyriques en affirmant d'emblée la *renouatio* du pouvoir, ce qui n'est pas le cas dans la *Préface du Panégyrique de Majorien*, qui assimile cet empereur à Octave en raison de sa *clementia*. Là encore, *pr. Maior.* et *Maior.* semblent donc bien à part au cœur du recueil. Puis Sidoine amplifie l'idée essentielle du renouveau à travers l'antithèse ancien / nouveau qui parcourt les poèmes.

II. 2. L'antithèse

Si le goût de l'antithèse est typique de l'antiquité tardive et du style de Sidoine, il l'emploie non pour exprimer la *concordia discors* mais l'espoir d'une rupture avec le passé. Nous la lisons en particulier dans le *topos* du *puer senex* et le thème du rajeunissement de Rome. R. E. Curtius interprète ce goût tardif pour le *puer senex* comme la marque d'une civilisation sur le déclin, qui abolit l'opposition jeunesse — vieillesse. Ce *topos* est aussi un idéal pour Pline le Jeune, que Sidoine admire particulièrement, et connaît un équivalent biblique — la sagesse chez un être jeune (*canities*) [52]. Sidoine mêle probablement ces différentes significations quand il assimile Avitus et Anthémius à un *puer senex*, ce qu'il ne fait jamais pour Majorien — mise à distance poétique et politique révélatrice [53]. Le jeune Avitus suscite l'admiration (*defixus, miratus*) de Constantius, futur Constance III, pour son caractère (*indole*), sa vertu *(grande bonum)* et son langage (*uerba*) :

> *indole defixus tanta et* ***miratus in annis***
> *paruis grande bonum uel in ore precantis ephebi*
> *uerba senis* [54].

Avitus possède d'emblée les vertus du futur empereur : Sidoine répète qu'il est un *puer senex*, avec l'oxymore *paruis grande* et l'antithèse

50. Voir aussi II. 2.

51. *Anth.* 113-114 : « Les éléments abandonnent leurs habitudes et la nouveauté des événements donne foi en un règne à venir (...) ».

52. Cf. R. E. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, Presses Pocket, 1991 (PUF 1956), p. 176-79. *Le Panégyrique de Trajan* et la correspondance de Pline sont des modèles pour lui, cf. *epist.* 4, 22, 2.

53. De même, Avitus est *pater publicus* (*pr. Auit.* 35) et Anthémius *pater patriae* (*Anth.* 547), mais non Majorien.

54. *Auit.* 212-214 : « Frappé par un si grand caractère en peu d'années, il admira en lui beaucoup de vertu, ou bien les paroles d'un vieillard dans sa bouche suppliante de jeune homme ».

ephebi / senis. Il emprunte aussi à Claudien la fin de vers *miratus in annis*, modifiant l'épithète *primis* en *paruis* afin d'obtenir l'oxymore [55] : Tandis que Claudien essaie de convaincre Honorius de quitter Ravenne pour Rome qu'il admira jadis (*miratus in annis*), l'admiration du futur empereur Constance III, qui reconnaît en Avitus un égal, confère à ce dernier une légitimité *romaine*. On retrouve une antithèse similaire à propos de Procopius, père d'Anthémius, qui stupéfie un ennemi par sa jeunesse (*primis in annis*) alliée à une sagesse de vieillard (*consilium senis*) [56]. Le *topos* justifie l'ascension rapide d'Anthémius par ses talents précoces :

> *... conscenditque senum puer ipse curulem*
> *sedit et emerito iuuenis ueteranus in auro* [57]

Enfin Avitus, de *puer senex* au début du poème, devient, dans la péroraison, l'homme d'âge mûr qui va rendre sa jeunesse à l'empire, dans une réminiscence de la fin de la préface de Florus. Trajan, monté sur le trône à quarante-cinq ans, rajeunit Rome :

Flor. *praef*. 8	*et praeter spem omnium senectus imperii quasi reddita iuuentute reuirescit* [58]
Auit. 597-8	*.... en princeps faciet iuuenescere maior, / quam pueri fecere senem* [59].

Avitus est certes l'antithèse explicite de la figure abhorrée de l'empereur enfant (v. 533), mais il réalise surtout le désir qu'a exprimé Rome : voir un nouveau Trajan, l'*optimus princeps*, prendre le pouvoir (v. 115-118) [60].

On lit aussi cette abolition du temps avec le Phénix qui renaît de ses cendres [61], et Sidoine en parle justement deux fois dans les *carm*. 1-8, jamais pour Majorien, comme c'est déjà le cas pour le *puer senex*, mais pour Avitus et Anthémius susceptibles de revivifier l'empire [62]. Toutefois, une différence subsiste entre ces deux souverains : la série d'*adynata* accompagnant la naissance d'Anthémius (*Anth*. 105-114) relève en fait du *topos* de la *genesis* [63] :

55. Claud. 6 *cons*. 54 : *haec sunt, quae primis olim* ***miratus in annis*** « Voici les lieux que tu admirais dans tes premières années ».

56. *Anth*. 76-77 : *stupuit primis se Parthus in annis / consilium non ferre senis*, « Le Parthe fut stupéfait de ne pas l'emporter, devant ses jeunes années, sur sa sagesse de vieillard ».

57. *Anth*. 208-209 : « encore enfant, il monta sur le siège curule des anciens et, jeune vétéran, s'assit sur l'or des émérites ».

58. Flor. *praef*. 8 : « contrairement à toute attente, le vieil empire voit, comme si on lui avait rendu sa jeunesse, ses forces reverdir » (trad. P. Jal).

59. *Auit*. 597-98 : « Voici, un prince d'âge mûr te fera rajeunir, toi que des enfants ont fait vieillir ».

60. Outre l'âge, l'origine provinciale rapproche Avitus de Trajan, cf. M. Bonjour, *art. cit*. 1983, p. 216.

61. Sidoine emploie justement le verbe *iuuenescere* de *Auit*. 597 en *carm*. 9, 327 à propos du Phénix. Cf. J. Hubaux et M. Leroy, *Le mythe du phénix dans les littératures grecque et latine*, Liège-Paris, Droz, 1939 et les actes du colloque de Caen en 2000 : *Phénix : mythe(s) et signe(s)*. S. Fabrizio-Costa éd., Bern..., P. Lang, 2001.

62. Cf. *Auit*. 353-6 et *Anth*. 416-7 (le cinname revivifiant du phénix doit être cherché en Orient, d'où l'on a fait venir Anthémius).

63. Cf. L. Pernot, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* I, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1993, p. 156-57.

Hibernae rubuere rosae spretoque rigore
lilia permixtis insultauere pruinis [64]

Sidoine rivalise avec les prodiges survenus à la naissance de Sérène, épouse de Stilicon [65], mais au lieu d'une abondance de dons beaux ou précieux, son tableau évoque l'abolition des saisons car il chante le retour de l'âge d'or (*imperii uer illud erat*) [66], en des termes que l'on pourrait aussi rapprocher de la *IV^e Bucolique* de Virgile ou de l'*Hymne de Noël* de Prudence [67]. Cependant, le propos reste ici profane : Sidoine établit un réseau de correspondances entre l'Oriental Anthémius et le séjour d'Aurore où le printemps est éternel, *uer ibi continuum est* (*Anth.* 409). Grâce à Avitus, le cours du temps s'inverse donc puisqu'il rajeunit l'empire, tandis qu'avec Anthémius, le temps se fige dans la saison de la renaissance. Sidoine s'attache justement à célébrer la beauté du renouveau grâce au vers d'or.

II. 3. Le vers d'or

La perfection formelle et la densité d'expression qu'offre l'architecture délicate du *uersus aureus* [68] le réserve à des énoncés particulièrement importants aux yeux du poète. Il est présent à vingt et une reprises dans notre corpus [69]. Ainsi, le vers d'or sert surtout à donner une couleur épique (treize occurrences) [70], il est quatre fois lié à l'âge d'or ou à la concorde [71], il apparaît dans quatre *ekphraseis* dont il rehausse la beauté [72]. Enfin, Sidoine, après Claudien, l'utilise huit fois en point d'orgue pour conclure un développement [73].

De fait, Sidoine clôt en beauté le *Panégyrique d'Avitus* par un vers d'or qui décrit les Parques en train de filer des *saecula fulua*, image recherchée de l'âge d'or [74]. Or, dans le *Panégyrique de Majorien*, Sidoine modifie ce vers en y ajoutant l'idée de concorde et en remplaçant le

64. *Anth.* 110-111 : « Les roses rougirent en plein hiver et méprisant sa rigueur, les lys bravèrent avec insolence les frimas qui y étaient mêlés ».

65. Sidoine (*Anth.* 105) lui emprunte la même attaque de vers *te nascente* (Claud. *laus Ser.* 70), ainsi que la mention des roses et des lys (*laus Ser.* 90-1).

66. *Anth.* 132 : « C'était là le printemps de l'empire ».

67. Prudence chante la naissance du Christ qui régénère la nature. On lit aussi l'alliance *te… nascentem* (*cath.* 11, 69-70) et une série d'*adynata* (v. 69-76), le printemps apparaissant avec le vagissement de l'enfant (v. 61-62).

68. Ce terme vient de la critique anglaise (XVII-XVIII^e s.). Le verbe, placé au centre en clé de voûte, est encadré de chaque côté par deux adjectifs et deux noms en disjonction : NN-Vb-AA. Cf. J. M. Baños Baños, « El *versus aureus* de Ennio a Estacio », *Latomus* 51, 1992, p. 762-774.

69. J'ajoute *Maior.* 36, 514 ; *Anth.* 386, 425, 443 aux vers que j'ai cités dans *Silves latines 2009-2010*, *Sidoine Apollinaire*, Carmina *I-VIII*, Neuilly, Atlande, 2009, p. 175.

70. *Auit.* 147, 188, 294, 387, 410, 445 ; *Maior.* 307, 514, 603 ; *pr. Anth.* 15 et *Anth.* 372, 386, 443.

71. *Auit.* 602 ; *Maior.* 369 ; *Anth.* 104, 196.

72. *Maior.* 36 ; *Anth.* 326, 411, 425.

73. Un seul évoque l'âge d'or (*Auit.* 602) et sept ont une couleur épique (*Auit.* 294, 387, 410, 445 ; *Maior.* 369, 603 et *Anth.* 386). Cf. J.-L. Charlet, « Claudien poète épique dans le *De raptu Proserpinae* », *VL* 156, 1999, p. 45.

74. Cette *iunctura* est unique. Pour E. Courtney (« The *Nachleben* of the *Apocolocyntosis* », *RhM* 147, 2004, p. 426-428), c'est le souvenir d'un vers d'or de Sénèque (*Apoloc.* 9 : *aurea formoso* ***descendunt*** *saecula filo*). La réminiscence virgilienne qui a un sens politique (S. Condorelli, *op. cit.*, 2008, p. 24-5) me semble plus pertinente (Verg. *Aen.* 6, 792-3 : *Augustus Caesar, diui genus,* ***aurea*** *condet /* ***saecula***).

recherché *fulua* par *aurea* plus banal. Ce deuxième vers d'or sert à clore l'assemblée des dieux, et donc la première partie du poème. Puis, il les contamine dans le vers d'or qui conclut *l'Épithalame de Polémius*, reprenant l'épithète recherchée *fulua* et ajoutant à l'union des sœurs, celle des époux — et le vers d'or de *Maior.* apparaît comme le plus banal :

Auit. 602	*fulua uolubilibus duxerunt saecula pensis*
Maior. 369	*aurea* ***concordes*** *traxerunt* ***fila sorores***
Carm. 15, 201	*fuluaque* ***concordes*** *iunxerunt* ***fila sorores*** [75]

Dans le *Panégyrique d'Anthémius*, un vers d'or annonce l'âge d'or à venir (*aurea... saecula*), un autre prophétise la naissance des enfants d'Anthémius [76]. Ainsi le vers d'or a une valeur *prophétique* dans *Anth.*, ce qui pourrait expliquer son absence — outre le souci de variété — pour décrire la concorde *effective* entre l'Orient et l'Occident. Sidoine procède alors à une *retractatio* d'une épigramme de Claudien :

Claudien *carm. min.* 29, 41 : (...)	*quae dur****as iungit concordia*** *men****tes*** *?* [77]
Sidoine *Anth.* 522	*Finierant ; gemin****as iunxit*** *Concordia par****tes*** [78].

Il reprend une structure similaire en même place métrique, légèrement modifiée (adj.- *vb-Concordia*-subst.), mais il change la perspective : l'interrogation de Claudien sur l'union charnelle de Vénus (l'aimant) et de Mars (le fer), qui relève de la *concordia discors*, devient chez Sidoine affirmation d'une union politique. Le choix de *geminas* au lieu de *duras*, qui rappelle le destin commun des deux *partes*, est aussi promesse d'harmonie.

Sidoine illustre donc l'âge d'or par un *uersus aureus* une fois dans *Auit.* et *Maior.*, deux fois dans *Anth.*, ce qui n'est guère significatif. En revanche, si l'on considère la proportion de vers d'or dans chaque poème, le *Panégyrique d'Anthémius*, qui en concentre le plus, révèle une recherche de beauté [79]. Le *Panégyrique d'Avitus* essaie d'impressionner l'auditoire par cinq vers d'or sur sept à sens conclusif. Enfin, il n'y a pas en termes quantitatifs d'écart net entre les deux premiers panégyriques, mais un faisceau d'indices suggère une mise à distance poétique de Majorien. Tout d'abord, quand Sidoine explique pourquoi Majorien n'accède pas à la pourpre dès la mort de Valentinien III, il compose un vers à triple césure qui invite l'auditoire à prêter attention au propos :

75. *Auit.* 602 : « sur leurs fuseaux tourbillonnants elles enroulèrent les siècles fauves » ; *Maior.* 369 : « les sœurs, dans la concorde, filèrent des fils d'or » ; *carm.* 15, 201 : « Et les sœurs, dans la concorde, unirent les fils fauves ».

76. *Anth.* 104 : *aurea conuerso* ***promisit*** *saecula fetu*, « elle [la terre prophétique] promit des siècles d'or en bouleversant sa production » ; *Anth.* 196 : *unica purpureos* ***debebat*** *nata nepotes*, « sa fille unique devait des petits-enfants porphyrogénètes ».

77. Claud. *carm. min.* 29, 41 : « Quelle concorde unit ces rudes facultés ? ». Le sens est délicat. M.-L. Ricci, *Claudii Claudiani* Carmina minora, Bari, Edipuglia, 2001, *ad loc.* traduit par « due anime ».

78. *Anth.* 522 : « Elles avaient fini ; Concorde unit les parties jumelles ».

79. *Auit. :* 7 vers d'or sur 602 v. (1, 16 %) ; *Maior.* : 6 sur 603 v. (0,99 %) et *Anth.* : 8 sur 548 v. (1,45 %) plus un vers d'or dans la préface de 30 v. soit une moyenne de 1, 55 %.

Iam tunc imperium praesentis principis aurea
uoluebant // bona fata // colu ;// sed ***publica damna***
inuidiam *fugere uiri* [80]

Or ce sont les règnes de Petronius Maximus, et surtout d'Avitus (*publica damna*) [81], qu'il présente comme un retard dans l'accomplissement du destin de Majorien, destin non pas d'or, car le terme qualifie la quenouille des Parques (*aurea colu*) mais simplement favorable (*bona fata*). Plus loin, Sidoine fait encore allusion à la mort injuste d'Avitus, désigné seulement par *forti* et repérable par le « nom de code » *inuidia*, déjà présent v. 314 [82]. Cette lecture est confirmée par la fin du poème et son vers d'or conclusif, qui sont justement une *retractatio* de l'apostrophe finale d'un panégyrique de Claudien où la domination sur le monde est promise aux deux empereurs [83]. Sidoine, par ce vers d'or, exprime la soumission des Barbares au droit romain incarné par Majorien :

exarmata *tuum* *// circumstent//* ***Bactra*** *tribunal* [84].

L'auditoire garde ainsi à l'esprit, une fois le poème achevé, non la promesse d'un âge d'or, mais le retour à l'ordre, ce qui est à double sens pour les Lyonnais dont la révolte vient d'être châtiée. Ces allusions à Avitus, la manière dont Sidoine évoque les destins et le retour à l'ordre sonnent à mon sens comme un blâme, exprimé dans une prudente *reticentia* : la mise à distance poétique du *carm.* 5, qui a de tous ses éloges le plus coûté au panégyriste, exprime bien une prise de distance politique [85].

L'espoir du renouveau s'inscrit ainsi dans l'idéologie de *Roma aeterna* et de la *renouatio imperii* [86]. Il se lit d'emblée, sans que l'on ait besoin de le repérer, en un *leitmotiv* mis en valeur par une écriture brillante et recherchée que l'on peut lire dans les préfaces allégoriques, les antithèses et les vers d'or. En revanche, les principes d'écriture qui expriment la fin

80. *Maior.* 312-4 : « Les destins favorables filaient dès lors sur leur quenouille d'or le règne de l'empereur actuel ; mais les malheurs publics reculèrent devant l'idée de provoquer la haine pour cet homme ».

81. R. Mathisen (« Sidonius on the Reign of Avitus : A Study in Political Prudence », *Studies in History, Literature and Society of Late Antiquity*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1991 (*TAPhA* 1979), p. 200-201) a montré que la périphrase *publica damna* a un double sens et que, comme *publica fata* (*Anth.* 352-3 et *carm.* 23, 255), elle est un « nom de code » pour évoquer le règne d'Avitus, dont il ne cite plus le nom après *Auit.*.

82. J'ajoute à la démonstration de R. Mathisen (*art. cit.*) *inuidia*, en lui empruntant la formule « nom de code ». *Maior.* 362-64 : *pretium respublica* ***forti*** */ rettulit* ***inuidiam****. Princeps haec omnia noster / corrigit (...)* « Pour récompenser un homme courageux, l'État le paya de sa haine. Mais notre empereur corrige tout cela ».

83. Claud. *cons.* 3, 189-211, ici 201-2 : *Iam uideo Babylona rapi Parthumque coactum / non ficta trepidare fuga, iam Bactri teneri / legibus* (...), « Je vois déjà Babylone conquise et le Parthe contraint / Trembler d'une fuite non feinte, déjà le Bactrien soumis / À vos lois (...) » (trad. J.-L. Charlet).

84. *Maior.* 603 : « Que désarmée, Bactres, se tienne autour de ton tribunal ».

85. L'étude de la *poétique* aboutit à des résultats proches des interprétations, entre autres, de R. Mathisen sur le discours à double sens de *Maior.* (*art. cit.*), de R. Alexandre (« *Pudor et libertas* : l'irrévérence selon Sidone Apollinaire », *Le poète irrévérencieux. Modèles hellénistiques et réalités romaines*, Actes de la table ronde et du colloque organisés les 17 octobre 2006 et 19-20 octobre 2007, B. Delignon et Y. Roman éd., 2009, coll. CEROR 32, Lyon, CERGR, p. 329-345) sur *Maior.* comme « discours figuré », « travaillé par [la] duplicité » (p. 342) et irrévérencieux (p. 344) et enfin de S. Condorelli (*op. cit.*, 2008, p. 76) pour qui *Maior.* est ambigu et complexe, tout en laissant la place à des allusions à Avitus (p. 77, 50).

86. Cf. J.-L. Charlet, *art. cit*, 2008, p. 161-2.

d'un monde — allusions, variations synonymiques et morceaux de choix nourris de réminiscences qui voilent le message politique — doivent être interprétés par le lecteur qui donne sens à ces propos épars. Mais on peut aller plus loin.

III. Poétique de l'éclat

L'opposition thématique entre la fin d'un monde et son renouveau pourrait sembler de pure rhétorique si elle ne se lisait pas de manière cohérente, non seulement dans la *pratique* poétique, mais aussi dans la *réflexion* poétique.

III. 1. Deux vers métapoétiques de Sidoine

Sidoine en personne nous dévoile un principe essentiel de son écriture. Comme il le fait dans le *Panégyrique d'Anthémius*, le premier panégyrique dans l'ordre du recueil, on peut supposer qu'il fait sens pour ce poème et l'ensemble des *carmina* 1-8. C'est une remarque de Michael Roberts qui a attiré mon attention sur les deux vers par lesquels Sidoine Apollinaire introduit la description du palais d'Aurore :

> *Diripiunt diuersa oculos et ab arte magistra*
> *hoc uincit quodcumque uides, (...)* [87]

M. Roberts les commente en les mettant en relation avec la première impression que devaient faire naître les mosaïques éclairées d'une basilique chrétienne [88]. Or, ils constituent également un commentaire de Sidoine sur son écriture, et ces vers ont donc une signification métapoétique. Dans ces deux vers, les mots se rehaussent mutuellement (*uincit quodcumque uides*), grâce à l'art du poète (*arte*), afin de séduire le lecteur (*diripiunt oculos*) qui est sollicité à tout instant, en des directions, des sens différents (*diuersa*) — voire des interprétations politiques variées. Sidoine procède à des jeux phoniques qui disent la similitude (répétition de l'initiale *di*, allitérations en *r*) tout en exprimant la fragmentation (*diripiunt diuersa*). Ces vers montrent aussi le scintillement d'une écriture maîtrisée, *arte magistra* : cette clausule assez recherchée est une réminiscence virgilienne, précisément employée dans un contexte *créateur*, quand Vulcain exhorte ses compagnons à fabriquer sans tarder le bouclier d'Énée [89]. Sidoine suggère ainsi la parfaite maîtrise de son art et définit ce que l'on pourrait appeler, dans la lignée du style de joaillerie défini par M. Roberts,

87. *Anth.* 420-21 « Divers objets captent en tout sens le regard, et grâce à la maîtrise de l'art, tout ce que l'on voit surpasse le reste ». P. Galand-Hallyn (*art. cit.*, 2009, p. 303) cite aussi ces deux vers.

88. Cf. M. Roberts, *The Jeweled Style, Poetry and Poetics in Late Antiquity*, Londres, Cornell Univ. Pr., 1989, p. 73.

89. Verg. *Aen.* 8, 441-442 : *(...) Nunc uiribus usus, / nunc manibus rapidis, omni nunc* ***arte magistra***, « C'est le moment d'employer vos forces, vos mains rapides, tout votre art et votre maîtrise » (trad. J. Perret). Servius (*ad Aen.* 8, 442) note que le choix de *magistra* est plus ambitieux que *magistri*.

une *poétique de l'éclat*, au sens de « scintillement » et de « fragmentation ».

III. 2. Scintillement et fragmentation

André Loyen critique avec verve le style de Sidoine qui, selon lui, représente le « dernier faux éclat d'une littérature qui s'éteint » [90]. Derrière cette remarque féroce, il y a, me semble-t-il, une belle intuition (« éclat »), bridée par des préjugés esthétiques. Dès lors, si l'on recherche les passages « brillants », on peut ajouter aux éléments déjà analysés l'*ekphrasi*s et le catalogue, deux caractéristiques du néo-alexandrinisme [91].

III. 2 a. Poétique de l'éclat scintillant : ekphrasis *et collection*

L'*ekphrasis* du bouclier de Rome (*Maior.* 22-31) [92] rivalise avec celle du bouclier d'Énée (Verg. *Aen.* 8, 618 sq.) — et prolonge l'analogie annoncée dans la préface entre Virgile et Sidoine (*pr. Maior.*) [93]. À l'intérieur du cadre démarcatif bien défini (v. 22 *uideas hic* puis v. 31 *ista micant clipeo*), Sidoine évoque le passé de Rome réduit à la louve et au Tibre. Le bouclier qui arme une *Roma* redevenue *bellatrix* apparaît comme un " emblème " de Rome : elle inspire (ou devrait inspirer) l'effroi, comme la louve (v. 23-25), et le respect, comme le Tibre. Mais le propos est peut-être plus ambigu : Sidoine passe de la grandiose prophétie (Virgile) à un retour sur le passé, dans une miniature ; de plus, il évoque avec humour une scène familière (les ronflements du Tibre v. 27) [94] et insiste enfin sur la puissance illusionniste de la louve et des mouvements du Tibre (v. 24, 29), proclamant le scintillement des mots (*ista micant*). L'*ekphrasis* célèbre donc plus les pouvoirs de l'art que ceux de Rome, ce qui suggère à nouveau une mise à distance poétique de Majorien.

Le *Panégyrique d'Anthémius* — qui concentre le plus de vers d'or et d'*ekphraseis* — est bien le poème qui introduit de manière privilégiée à la poétique de l'éclat. Sidoine innove en décrivant la déesse Rome (*Anth.* 391-404) en train de s'armer (au lieu d'une description statique) puis en faisant une miniature de la sandale [95]. Ces alternances mouvement / immobilité, vue d'ensemble / focalisation correspondent à la proclamation

90. Cf. A. Loyen, *op. cit.*, 1943, p. 167.

91. Ou alexandrinisme tardif. Je suis en cela J.-L. Charlet (cf. *art. cit.*, 2008, p. 162) : le terme fait référence à une réalité antique, contrairement à préciosité (cf. A. Loyen, *op. cit.*, 1943), en outre connotée péjorativement.

92. Sidoine le résume en *Anth.* 395-6 : *illius orbem / Martigenae, lupa, Thybris, Amor, Mars, Ilia complent*.

93. Sur les *carmina* 3-4, voir S. Condorelli, *op. cit.* 2008, p. 29-48.

94. Je suis redevable à J.-C. Jolivet de ses remarques (à l'occasion de la *Journée d'études Métalepse à Clermont-Ferrand II le 22 janvier* 2010 organisée par J.-P. de Giorgio et S. Dubel) sur cette *ekphrasis* comme métalepse et sur la touche familière de la scène et je l'en remercie. Ces éléments renforcent, me semble-t-il, le caractère ambigu du bouclier que l'intertexte virgilien suggère déjà.

95. Cf. L. Watson (« Hallowed Words or Melting Pot ? Sidonius Apollinaris' Use of the Poetic », *The Reception of Classical Texts and Images*, Janvier 1996, p. 7-8) fait une intéressante analyse de la sandale d'Aurore (influence de Virgile) et du goût du détail chez Sidoine.
Article en ligne, http ://www2.open.ac.uk/ClassicalStudies/GreekPlays/conf96/watson.htm

diripiunt diuersa. On pourrait aussi citer l'*ekphrasis* d'Œnotrie, rehaussée par un vers d'or et des mots rares [96].

Outre *l'ekphrasis*, le goût du catalogue ou de la collection est typique de l'antiquité tardive et constitue certainement un moyen de résistance à la barbarie par le langage [97]. De fait, Sidoine peut aussi faire montre d'humour. Ainsi, le catalogue extrêmement travaillé des vingt et un présents des Provinces venues se soumettre à Rome est une *aemulatio* avec Virgile (*georg*. 1, 57-59), qui cite la production de certaines régions. Sidoine procède par amplification et donne un sens politique à ces dons qui permettent à Rome de tout posséder :

fert Indus ebur, Chaldaeus amomum,
Assyrius gemmas, Ser uellera, tura Sabaeus,
Atthis mel, Phoenix palma, Lacedaemon oliuum
Arcas equos, Epiros equas, pecuaria Gallus
arma Chalybs, frumenta Libys, Campanus Iacchum
aurum Lydus, Arabs guttam, Pancheia myrrham,
Pontus castoerea, blattam Tyrus, aera Corinthus ;
Sardinia argentum, naues Hispania defert
fulminis et lapidem [98].

Ce catalogue relève de la théorie de la détermination [99] mais sa composition très travaillée, jouant des coupes [100] et de jeux phoniques qui renforcent l'unité de chaque vers, recherche également la *uariatio* : il s'ouvre et se ferme sur deux paires alors que les six autres vers sont fondés sur le rythme ternaire ; la structure est similaire : chaque nom propre est accompagné de l'accusatif de son don — dans un ordre qui varie afin de rompre la monotonie du catalogue. L'énumération est dictée par la nature des produits : d'abord les objets précieux (*Maior*. 42-3) puis un vers sur les produits de la terre (v. 44), un autre sur les animaux (v. 45), à nouveau un vers sur les produits de la terre transformés par l'homme (armes, blé, vin v. 46) au centre duquel figure le blé libyen — place évidemment symbolique puisque Rome en est privée par les Vandales —, et enfin un retour à des biens précieux (v. 47-9) qui souligne une composition circulaire. Mais Sidoine rompt l'équilibre puisque l'Espagnol offre deux dons, dont le premier pourrait sembler « hors-sujet » (v. 46 *naues*), s'il ne constituait pas

96. *Anth*. 326 : *pendula gemmiferae* ***mordebant*** *suppara bullae*, « des broches ornées de joyaux mordaient les voiles pendants ». Elle est inspirée dans sa structure même de Claud. *Ol*. 87-9.

97. Pour Politien, cette écriture est un élan de vie, cf. P. Galand-Hallyn, *art. cit*., 2009, p. 299-307.

98. *Maior*. 42-9 : « L'Indien apporte son ivoire, le Chaldéen son amome, / l'Assyrien ses joyaux, le Sère sa laine, son encens le Sabéen, / l'Attique son miel, le Phénicien ses dattes, Lacédémone son huile, / l'Arcadien ses chevaux, l'Épirote ses cavales, ses troupeaux le Gaulois, / ses armes le Chalybe, son blé le Libyen, le Campanien son breuvage d'Iacchus, / son or le Lydien, l'Arabe son baume, Panchaïe sa myrrhe, / le Pont son castoreum, sa pourpre le Tyrien, son bronze le Corinthien ; / la Sardaigne apporte son argent, ses navires l'Espagne, / et sa pierre de foudre. »

99. C'est une succession d'éléments grammaticaux identiques et disposés de la même manière, cf. E. Faral, « Sidoine Apollinaire et la technique littéraire du Moyen Âge », *Miscellanea G.* Mercati, vol. 2, Letterature medioevale, Studi e testi 122, Vatican 1946, p. 573-77.

100. Sur les jeux de déplacements de la césure dans les v. 43-48, cf. B. Bureau, « Sidoine poète dans les *Panégyriques*. Quelques remarques sur l'usage de l'hexamètre dans les trois panégyriques impériaux », *Journée d'agrégation, Lyon mai 2009*.

le deuxième message politique du catalogue, annoncé par *arma* (v. 46). En effet, le poète glisse ainsi habilement la flotte que prépare Majorien pour attaquer les Vandales (v. 441-5), après s'être assuré le concours des Wisigoths, et donc de l'Espagne. Enfin cette énumération se conclut par une amplification de trois vers sur le second don apporté par l'Espagnol (v. 50-53), qui rompt avec la brièveté des vingt et une paires noms-objet et illustre le goût néo-alexandrin pour la merveille. Ainsi, ce qui pourrait être simplement long et fastidieux offre un jeu sur les mots qui devait enchanter son auditoire, tout en distillant un message politique, qui peut aussi se lire dans un simple fragment.

III. 2.b. Poétique du fragment : éclats d'histoire et d'épopée

La poésie tardive est aussi caractérisée par le mélange des genres [101] mais dans le cas des *carmina* 1-8, il me semble intéressant de parler de *fragmentation* ; je vais m'attacher à deux exemples, l'histoire et l'*epos* [102]. En effet, le panégyriste façonne l'histoire, récente ou ancienne, et la dissémine notamment dans les *exempla* historiques. L'*exemplum* [103] a une force didactique et une puissance évocatrice [104], il permet de réconcilier le passé et le présent dans un avenir qu'il contiendrait [105]. On pourrait parler d'une véritable *poétique de* l'*exemplum historique* chez Sidoine : il joue du caractère canonique de l'*exemplum* pour susciter l'adhésion et l'insérer avec subtilité ; l'*exemplum*, par sa profonde cohérence, infléchit la signification du passage le renfermant [106]. Quand Sidoine mentionne Camille, qui a sauvé la République des Gaulois après le sac de Rome en 390 av. J.-C. (*Auit*. 561-64), il suit en particulier Pline le Jeune et Claudien [107]. Il met cet *exemplum*, apparemment banal, dans la bouche d'un sénateur gaulois, qui affirme ainsi sa *fides* à Rome et veut persuader Avitus d'accepter les insignes impériaux c'est-à-dire sauver la Ville après le saccage par les Vandales. Camille sert donc de détour pour proclamer l'attachement à Rome, à une culture commune mais aussi pour délivrer un message poli-

101. Cf. J.-L. Charlet, *art. cit.* 2008, p. 162 et note 20 pour la bibliographie de J. Fontaine.

102. On pourrait ajouter la mythologie, qui est un critère de *romanitas* et de romanisation, d'où son absence dans des portraits de Francs et de Huns (*Maior.* 238-53 et *Anth.* 243-69).

103. Cf. C. Bremond, J. Le Goff, J.-C. Schmitt, *L'exemplum*, Brepols, Turnhout, 1982.

104. G. Harrison, *The Verse Panegyrics of Sidonius Apollinaris*, Stanford Univ., PhD., 1983, p. 166-7.

105. L. Watson, *art. cit.*, 1998, p. 178. Voir II. 2. note 49 pour l'apostrophe à *Vetustas*.

106. J'ai étudié les problèmes méthodologiques que posent les *exempla* chez Sidoine, leurs caractéristiques, la poétique de l'*exemplum* et la signification des *exempla* comme parcours idéologique dans A. Stoehr-Monjou, « Les *exempla* historiques dans l'œuvre de Sidoine Apollinaire », *Sidoine et la culture de son temps* (27 novembre 2009, voir note 2), reprise en partie dans le *Colloque Présence de Sidoine* (organisé à Clermont-Ferrand II par R. Poignault et A. Stoehr-Monjou, octobre 2010), l'intégralité des communications sera publiée dans les *Actes du colloque*, coll. Caesarodunum-Présence de l'Antiquité, volumes 44-45 bis.

107. M. Coudry (« Camille : construction et fluctuations de la figure d'un grand homme », *L'invention des grands hommes de la Rome antique*, éd. par M. Coudry et Th. Späth, Paris, De Boccard, 2001, p. 47-81) a montré que le sauveur de Rome et l'exilé sont les deux thèmes majeurs et permanents, le refondateur de Rome après le sac étant un thème mineur et éphémère, que Claudien toutefois illustre. Chez lui, « Camille est une figure de prédilection » et il présente Stilicon comme un « second Camille, vengeur et sauveur de Rome » (*Stil.* 2, 390 et *Get.* 430), cf. p. 74-75. Quant à Pline (*ibid.* p. 68), il associe Camille à Fabricius et Scipion et met l'accent sur les qualités du général afin de louer Trajan, *Pan.* 13, 4 : or Avitus est un nouveau Trajan (cf. II. 2).

tique [108]. Camille sauva Rome des Gaulois puis des Romains eux-mêmes qui voulaient abandonner la Ville, devenant son second fondateur. L'analogie de situation fait d'Avitus un nouveau Camille, appelé à sauver Rome des Vandales et du découragement [109].

Pour l'épopée, je voudrais m'attacher à une comparaison épique qui a une dimension politico-religieuse. Elle assimile les Vandales attaquant Rome en 455 à des loups avides, *raptores ceu forte lupi* (*Auit*. 363-68). Sidoine se rappelle la comparaison virgilienne des Troyens avec des loups durant la chute de Troie [110], mais il renverse le propos puisque, chez lui, les envahisseurs sont les loups. Il ajoute en fait un intertexte chrétien. En effet, les Pères de l'Église ont employé l'image évangélique des agneaux envoyés au milieu des loups (Vulg. *Math*. 10, 16) pour assimiler l'hérétique au loup. De plus, comme l'a montré P. Courcelle, ils ont aussi cité cette comparaison de l'*Énéide* pour accuser les persécuteurs d'être pires que les fauves [111]. Or les Vandales sont doublement ennemis, comme barbares et comme ariens : le fragment épique prend une dimension poétique et politique nouvelles.

Ainsi, le panégyrique permet une fragmentation plutôt qu'un mélange des genres, car le lecteur doit reconstituer le message en assemblant les pièces de ce puzzle souvent subtil qui l'attire aussi, par son éclat, dans des directions différentes, *diripiunt diuersa*... Mon hypothèse est que le panégyrique répond à un choix esthétique de la part de Sidoine, d'où son échec à écrire une guerre d'Attila [112] : le panégyrique contribue au consensus dans une société bouleversée [113], redonne vie à l'épopée en une forme plus réduite, renouvelle la mythologie, tout en permettant au poète de rassembler, avec une certaine liberté, des fragments divers. Il nous reste à voir où, entre scintillement et fragmentation, se situe le poète.

III. 3. La figure du poète

Sidoine offre trois images différentes de lui dans les préfaces allégoriques, images fragmentées et éclatantes, la parole poétique et l'éloge prenant au fil du temps de plus en plus de place [114]. Il est d'abord un nouvel Orphée, puis il s'assimile à Virgile et Horace et enfin à Chiron [115]. Dans la

108. Sur la réapparition de la figure de Camille à l'époque tardive, voir M. Coudry, *art. cit.*, p. 74-77.

109. Cf. Liv. 5, 49, 7 : *Romulus ac parens patriae conditorque alter Vrbis*. Pour M. Coudry (*op. cit.* p. 75) « Camille est présenté (...) comme le modèle du nécessaire sauveur de Rome qu'est appelé à être Avitus ».

110. Verg. *Aen*. 2, 355-6 : *lupi ceu / raptores*. Sidoine contamine aussi Stace *Theb*. 10, 42.

111. P. Courcelle (*Lecteurs païens et lecteurs chrétiens de l'Énéide, 1. Les témoignages littéraires*, Mémoires de l'Acad. des Incriptions et Belles-Lettres, N.S. t. 4, Paris, 1984, p. 177) analyse notamment Lact. *inst*. 5, 9, 4.

112. *Ep*. 8, 15, 1-2. Il y renonça mais promit le panégyrique (*praeconio suo*), dont on n'a pas trace, de S. Aignan.

113. Cf. V. Zarini, *art. cit.*, 2007, p. 175.

114. Cf. G. Harrison, *op. cit.*, 1983, p. 121 : l'éloge devient le sujet même du poème. Voir F. E. Consolino, « Codice retorico e manierismo stilistico nella poetica di Sidonio Apollinare », *ASNP* 4, 1974, p. 441-454 sur ces assimilations (en particulier *sic* de *pr. Anth*. 23 pour Sidoine-Chiron) et sur les préfaces.

115. Sur ces figures du poète, voir S. Condorelli, *op. cit*. 2008, *ad loc* ; R. Alexandre, « La voix du poète dans les *Panégyriques* de Sidoine Apollinaire », *VL* 180, 2009, p. 59-60 pour *pr. Maior.* É. Wolff

pr. Auit., il se présente implicitement en nouvel Orphée et, après lui, espère recevoir des louanges pour celles prononcées en l'honneur d'Avitus [116]. Il ose donner à entendre le chant même, dans la ligne d'une préface de Claudien où l'exaltation de la poésie prime [117]. Il emprunte la structure syntaxique d'un pentamètre à une autre préface où Claudien, plein d'orgueil, se présente en chantre déjà récompensé d'une statue pour avoir célébré les consuls, — et Sidoine célèbre le consulat d'Avitus, ce qui lui vaudra une statue (*carm.* 8, 8) :

Claudien *pr. Get*, 4 ***personat*** *et noto* // *Pyth****ia uate*** *domus* [118]
Sidoine *pr. Auit.* 2 ***personat*** *Hismari****o*** // *Thrac****ia uate*** *chely****s*** [119]

Enfin, si la mention des géants Encelade et Typhée semble banale, leur place respective rappelle une troisième préface de Claudien. Ce dernier raconte un rêve où il apporte à Jupiter son poème, consacré à la défaite des géants — justement chantée par Orphée dans le *carmen* 6 [120]. Ces trois intertextes préfaciels suggèrent que Sidoine ne s'assimile pas seulement à Orphée, mais aussi à Claudien [121] car il voudrait être le chantre de l'empereur gallo-romain accepté à Rome. Après cet échec, il revient à la réalité. Le *carm.* 3, où il se voit en Virgile et où Pétrus est assimilé à Mécène, annonce le *carm.* 4 (*pr. Maior*) et s'y approfondit : Sidoine s'y assimile à Virgile et Horace, se proclame chantre d'Octave-Majorien qui a fait preuve de clémence. Le *Panégyrique de Majorien* est poétiquement à part, de même que les *carm.* 3-4 par le choix de personnages réels.

Enfin, Sidoine quitte cet ancrage historique pour revenir à l'univers plus léger de la mythologie dans la *Préface du panégyrique d'Anthémius*

suggère un jeu de mots sur Majorien et le comparatif *maior* dans *pr. Maior.* 17 et sur Sidoine *Apollinaris* (ou *Phoebus* comme en *epist.* 8, 11, 3), qui n'est donc pas lâche mais doit chanter Majorien ; quant à Chiron, par allusion au comparatif grec, Sidoine se dirait inférieur aux autres panégyristes célébrant Anthémius, cf. « Quelques jeux sur les mots et les noms dans les préfaces des panégyriques de Sidoine Apollinaire », *VL* 180, p. 35-36.

116. *Pr. Auit.* 6 : *has perhibent* ***laudes laude*** *probasse deam*, « la déesse, dit-on, approuva avec des louanges les louanges que voici ». Le polyptote superpose l'éloge par Orphée et pour Orphée, et le récit allégorique suggère l'espoir qu'a Sidoine d'obtenir à son tour des louanges pour son panégyrique.

117. Claudien, qui décrit la nature endeuillée par le silence du chantre (*pr. rapt.* 2, 1-8) et rapporte son chant sur Hercule (v. 29-48), construit une allégorie poétique (cf. A. Stoehr-Monjou, « Structure allégorique de *Romulea* 1 : la comparaison Orphée-Felicianus chez Dracontius », *VChr* 59, 2005, p. 193) à laquelle Sidoine est sensible.

118. Claud. *Pr. Get*, 4 : « La demeure pythienne résonne grâce au chantre bien connu ». Le v. 7 évoque sa statue.

119. *Pr. Auit.* 2 : « la lyre thrace résonne de toutes parts grâce au chantre d'Hismarie ». De plus, le *locus humilitatis* portant sur le sujet (*materies* / *materia*) rappelle cette même préface, cf. *pr. Auit.* 36 *Materia est maior, si mihi Musa minor*, « Mon sujet est plus grand, si ma Muse est inférieure », cf. Claud. *pr. Get.* 15 : *Materies tamen ipsa iuuat*, (...), « cependant le sujet lui-même est une aide ».

120. *Pr. Auit.* 27 : ***Enceladus*** *patri iacuit fratrique* ***Typhœus***, « Encelade est terrassé par ton père, Typhée par ton frère », cf. Claud. *pr. 6 cons.* 17 (Hall) : ***Enceladus*** *mihi carmen erat uictusque* ***Typhœus***, « mon poème avait pour sujet la défaite d'Encelade et de Typhée ». Cf. F. Felgentreu, *Claudians* praefationes. *Bedingungen, Beschreibungen und Wirkungen einer poetischen Kleinform*, BzA 130, Stuttgart-Leipzig, B. G. Teubner, 1999, p. 220 ; S. Condorelli, *op. cit.* 2008, p. 15-20 porte son attention sur le motif de la gigantomachie.

121. Ou à Orphée-Claudien car le chantre est une figure essentielle chez Claudien, cf. B. Bureau, « Figures de poètes chez Claudien : des manifestes poétiques ? », *Manifestes littéraires...* (voir note 2), 2009, p. 51-70.

où il choisit une figure déroutante, le centaure Chiron. Dans le vers 1 [122], le choix de *Natura locaret* signale une plaisante *retractatio* de la demeure du Sommeil chez Stace, occupée par des personnifications inactives et silencieuses, avec lesquelles les bruyants cortèges contrastent [123]. En effet, tout le poème n'est que chant de fêtes en l'honneur de l'avènement de Jupiter-Anthémius et le polyptote *numina numen* souligne l'*aemulatio* entre les divinités :

> *certauere suum uenerari numina numen*
> *disparibusque modis par cecinere sophos* [124].

En qualifiant de *par* l'acclamation *sophos* [125], Sidoine pourrait renverser une plainte de Martial [126] puisqu'il exprime l'enthousiasme collectif des divinités [127] à l'avènement de Jupiter, éprouvé dans l'harmonie [128] mais exprimé dans la diversité (*disparibus... modis*). Il y a ensuite v. 5-20 une forme d'ivresse verbale dans tous les termes désignant les sons produits [129]. Le propos — louer le nouveau souverain — est bien métapoétique et cette préface annonce aussi la *poétique de l'éclat* : cette collection de sons rappelle la recherche de scintillement, la variété des instruments et le cortège hétéroclite des divinités disent le goût pour la fragmentation. La figure de Chiron va dans ce sens.

Sidoine renverse la tradition antique du sage Chiron pour en faire un « bouffon » [130]. Il fait preuve d'autodérision [131] quand il s'assimile au centaure qui hennit, chante et danse [132] : de fait, le terme *flexit* (v. 18) pourrait être l'image des contorsions du poète pour arriver à trouver matière à son

122. Voir plus haut, II. 1 pour *pr. Anth.* 1-2.

123. Stat. *Theb.* 10, 88 : *Natura locauit* est déjà en fin de vers. Notons que *Auit.* 363-68 imite *Theb.* 10, 42, voir III. 2. b. Cette préface illustre bien l'élan de vie dont parle P. Galand-Hallyn, *art. cit.*, 2009, p. 299-307.

124. *Pr. Anth.* 3-4 : « les divinités rivalisèrent pour vénérer leur divinité et c'est de diverses manières qu'elles chantèrent un même bravo ».

125. *Sophos* relève du grec des Romains et n'a pas de doublet en latin. Il est réservé à l'éloquence judiciaire et aux déclamations et semble être dépourvu d'attestation épigraphique, cf. F. Biville, « *Sophos ! uniuersi clamamus* (Pétr. 40, 1). Acclamations grecques et latines dans les loisirs des Romains », *Les loisirs et l'héritage de la culture classique, Actes du XIIIe Congrès de l'Association G. Budé (Dijon août 27-31 août 1993)*, éd. par J.-M. André, J. Dangel, P. Demont, coll. Latomus 230, Bruxelles, Latomus, 1996, p. 310-314.

126. Il se lit chez Pétrone (40, 1) et Martial (1, 3, 7 ; 3, 46, 7-8 ; 6, 48, 1). En 1, 3, le satiriste se plaint du goût difficile des Romains (v. 5 : *ronchi* ; v. 7 : *nasum rhinocerotis*) et de leurs bravos (v. 7 *grande sophos*) trompeurs. Sidoine a déjà renversé ce propos puisque Petrus est dépourvu de *ronchisono rhinocerote* (*carm.* 3, 8).

127. Sidoine suit un ordre hiérarchique bien précis, comme Claudien, et énumère dieux olympiens (Mars, Apollon, Hermès), les Muses puis les demi-dieux (Dryades, Faunes, Satyres, Pan et enfin Chiron).

128. Sur les fonctions et significations des acclamations, voir F. Biville, *art. cit.*, 1996, p. 310-318.

129. Cf. Sidon. *pr. Anth.* 5-20 : *tuba, sono fulmineo ; fidibus sonoris ; citharae pulsibus, ille lyrae ; uario modulamine ; v. 10 : carminibus, cannis, pollice, uoce, pede ; cantica ; lepidum...melos ; cicutines ; chelyn... fistula rauca ; ad plectra sonantia, hinnitum, canit.*

130. I. Gualandri, « Elegi acuti : il distico elegiaco in Sidonio Apollinare », *La poesia Cristiana Latina in distici elegiaci*, Assisi, 1993, p. 195-6. Chiron participe de la recherche de discordance.

131. Cf. F. Felgentreu, *op. cit.*, 1999, p. 220-221.

132. *Pr. Anth.* 17-20 : *Hos inter Chiron, ad plectra sonantia* ***saltans, / flexit*** *inepta sui membra facetus equi ; / semifer audiri meruit meruitque placere, / quamuis* ***hinnitum,*** *dum canit, ille daret,* « Parmi eux, Chiron, dansant au son des plectres, pliait avec grâce ses membres maladroits de cheval ; le demi-animal mérita d'être entendu et mérita de plaire, malgré les hennissements qu'il poussait tout en chantant ». Voir la *Préface* à *l'épithalame de Polemius* (*carm.* 14, 26-30) où le poète se compare également à Chiron qui chante et hennit.

panégyrique tandis que *facetus* (v. 18) reconnaît la beauté du poème. Il ne s'agit donc pas d'un *locus humilitatis* : au contraire, le panégyriste rappelle que la suprématie de Jupiter ne peut exister que si tous la reconnaissent : « le consensus fait le souverain, ce consensus serait incomplet sans le poète (...) le pouvoir poétique sert le pouvoir politique » [133]. De fait, *pr. Anth.* est la préface où l'auditoire est le plus présent, selon une subtile hiérarchie : qui des Orientaux et des sénateurs romains sont les dieux olympiens et les Pans ? Sidoine offre une préface plus ambiguë du point de vue de l'identité de l'auditoire et proclame surtout le plaisir de la poésie : *par cecinere sophos* ! Enfin, le thème de l'offrande du poème, esquissé dans la *pr. Auit.*, prend de plus en plus d'ampleur jusqu'à la *pr. Anth.* où Sidoine, devenu un véritable poète sacrificateur dans une *recusatio* de Properce, conclut son œuvre et en fait une offrande immortelle à l'empereur [134] : c'est un élément supplémentaire pour suggérer que cette préface introduit l'ensemble de la première collection des *carm.* 1-8.

Conclusion : l'ordre du recueil

La poétique de l'éclat, telle que Sidoine la définit lui-même, reflète donc à la fois la thématique de la fin d'un monde qui se fragmente et l'espoir d'un brillant renouveau. Elle explique l'importance de l'antithèse, des variations synonymiques, du catalogue, de l'*ekphrasis*, de l'*exemplum* autrement que par la simple répétition de ce qui a été appris chez le rhéteur. Elle révèle en outre une profonde cohérence dans les poèmes, et entre eux, en particulier entre les *Panégyriques d'Avitus* et *d'Anthémius*. Quant au *Panégyrique de Majorien*, la mise à distance *poétique* maintes fois relevée constitue la réponse, prudente et audacieuse, à une œuvre de commande, qui engage son avenir et celui de ses concitoyens.

Quant à l'ordre chronologiquement inversé du recueil, je propose de compléter l'interprétation traditionnelle par une lecture *poétique* — et donc *politique* : Sidoine remonte le temps, depuis Anthémius, auquel il rend hommage par cette première place et la proclamation de sa poétique de l'éclat, passe par Majorien — *poétiquement* mis à l'écart — pour finir par Avitus auquel il signifie sa *pietas* et sa loyauté envers l'espoir, détruit, d'une *renouatio imperii*. Ce retour vers son passé est un parcours nostalgique, teinté d'ironie tragique, puisqu'il a lieu quand la Gaule va tomber aux mains des Goths, justement célébrés dans le *carmen* 7. À peu près à la même période, Sidoine écrit, devant l'affaiblissement d'Anthémius, qu'il ne reste plus à la noblesse qu'à quitter la patrie ou à rentrer dans les ordres :

seu patriam dimittere seu capillos (*epist.* 2, 1, 4).

133. M. Bonjour, *art. cit.*, 1983, p. 213.

134. Cf. *pr. Auit.* 35 : *uouui carmen*, « j'ai consacré un poème » ; *pr. Maior.* 13-14 : Sidoine donne, pour prix de sa vie, sa poésie à Majorien ; *pr. Anth.* 21-22 et 29-30. Sur la *recusatio* de l'intertexte essentiel de Properce (2, 10, 23-24), voir F. E. Consolino, *art. cit.*, 1974, p. 453-7 ; S. Condorelli, *op. cit.* 2008, p. 67-9 ajoute que la dimension chrétienne (2 *Cor.* 6, 16) de l'image du temple de l'âme (*pr. Anth.* 30) amplifie l'exaltation du prince.